

*Mittheilungen des naturwissenschaftlichen Vereines für Steiermark.*  
Jahrb. 1886-87-88.

M. Maury dépose sur le bureau vingt-deux brochures ou tirages à part que M. Penzig, de Gênes, lui a envoyés pour la bibliothèque de la Société.

M. Ramond a fait remettre, pour être offerts à la Société, 21 volumes parfaitement reliés, tomes I à XVIII (1749-1775) et suppléments t. I à III (1774-1776), de l'édition princeps de l'*Histoire naturelle* de Buffon. Cet ouvrage provient de la bibliothèque de Bernard de Jussieu, et il a ensuite appartenu à Antoine-Laurent et Adrien de Jussieu; M. Ramond, gendre d'Adrien de Jussieu, a désiré qu'à ce titre l'exemplaire dont il s'agit prît place dans la bibliothèque de la Société botanique.

M. le Président, après avoir signalé le bon état et la valeur bibliographique de ces volumes, décide qu'une lettre de remerciements sera écrite à M. Ramond.

M. Bureau donne lecture de la Notice suivante :

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LE D<sup>r</sup> SAGOT, SUIVIE DE LA LISTE DE SES PUBLICATIONS ; par **MM. E. BUREAU et J. POISSON.**

Il y a peu de temps, la Société botanique de France apprenait avec douleur la mort du D<sup>r</sup> Sagot. Tous nous étions plus ou moins touchés par ce coup inattendu, car cet homme d'élite ne comptait parmi nous que des amis; mais notre science aussi était cruellement atteinte; M. Sagot, en effet, l'aimait et la cultivait avec passion. Il laisse nombre de travaux estimés sur différentes branches de la botanique, et particulièrement sur la végétation des pays chauds; car il était de ceux qui se vouent à l'étude des flores exotiques, et qu'on regrette de voir en si petit nombre en présence des riches matériaux d'étude que renferment nos collections.

Connaissant depuis longues années le D<sup>r</sup> Sagot et nous étant trouvés en relations fréquentes avec lui en raison de la nature de ses travaux, il nous a semblé que nous répondrions aux sentiments de la Société botanique en retraçant les principaux traits de la vie de notre regretté confrère, et en rappelant les services qu'il a rendus à la science des végétaux.

Paul Antoine Sagot naquit à Paris le 14 juin 1821. Son père était magistrat (substitut); mais il y avait déjà eu des naturalistes dans sa famille.

Son aïeul paternel, pharmacien à Paris, était fort lié avec Antoine-Laurent de Jussieu. Nous donnerons l'idée de la haute estime que l'auteur de la méthode naturelle avait pour son ami, en disant qu'il le choisit plusieurs fois pour le suppléer. Il dut vaincre une modestie, allant jusqu'à la timidité, qualité dont devait hériter Paul-Antoine Sagot.

Son grand-oncle maternel était le D<sup>r</sup> Raffeneau-Delile, botaniste attaché à l'expédition d'Égypte et professeur à la Faculté de médecine de Montpellier.

Notre futur confrère fit ses études comme élève externe au collège (actuellement lycée) Louis-le-Grand. Il y eut des succès dans les lettres, et plus encore dans les sciences mathématiques et physiques. A cette époque les sciences naturelles étaient peu cultivées dans l'enseignement secondaire ; cependant il montrait pour elles, et particulièrement pour la botanique, un goût tout à fait prédominant ; sa vocation fut précoce, comme celle de presque tous les vrais naturalistes.

Sous l'influence du D<sup>r</sup> Andral, ami de sa famille, il embrassa la carrière médicale. Comme le fait remarquer Decaisne, dans sa *Notice historique sur Adrien de Jussieu*, on n'imaginait pas alors que le titre de botaniste pût être séparé de celui de médecin. C'était une exagération sans doute, à laquelle on pourrait opposer de nombreux et illustres exemples ; mais ce qui reste vrai, c'est que la détermination des maladies, des espèces nosologiques, et la détermination des espèces d'êtres vivants sont des opérations de même ordre, et que les exercices de la clinique constituent une grande école d'observation et une précieuse gymnastique intellectuelle pour ceux qui se dirigent vers les sciences naturelles proprement dites.

Paul Sagot continua à remporter dans ses études de médecine les succès qu'il avait eus au collège. Il conquit le grade si envié d'interne des hôpitaux de Paris.

C'est alors seulement qu'il put faire sa première herborisation lointaine ; profitant d'un voyage de famille à Montpellier, il étudia la végétation du Midi et explora les Cévennes.

En 1848, pendant les journées de Juin, il voulut faire partie de la garde nationale, bien que ses fonctions l'en exemptassent, et il combattit l'insurrection avant de soigner les blessés à l'hôpital Saint-Louis.

Cette même année, il fut reçu docteur avec une thèse sur la fièvre typhoïde. Il avait pu observer cette maladie non seulement dans les salles qui lui étaient confiées, mais sur lui-même ; car il en avait été gravement atteint en remplissant ses fonctions.

Notre confrère exerça d'abord la médecine à la campagne, dans le département de l'Yonne, où sa famille avait des intérêts et s'était fixée dans une propriété qu'elle habite encore. Il s'établit dans le voisinage,

à Coulanges-sur-Yonne, et là il prodigua à tous des soins par trop désintéressés; car son dévouement allait jusqu'à l'oubli complet de ses intérêts. Il se fit remarquer surtout dans une épidémie de choléra qui sévit sur ce pays en 1849. Tous les instants dont il pouvait disposer étaient consacrés par lui à l'éducation de son plus jeune frère; il finit même par délaisser peu à peu la médecine pour se donner tout entier à ce devoir, qu'il remplit jusqu'au bout.

C'est alors seulement que le Dr Sagot songea à accomplir quelque grand voyage qui donnât à la fois satisfaction à ses instincts de dévouement et à ses goûts de naturaliste. Il s'engagea comme chirurgien auxiliaire de la marine à la fin de 1853, et s'embarqua pour la Guyane en février 1854. Là, après quelques mois de service auprès des transportés aux îles du Salut, il fut nommé médecin et directeur de la léproserie de l'Acarouany. Dans ce poste, situé en pleine forêt vierge, il se trouva seul Européen, avec quelques sœurs hospitalières, au milieu des nègres.

Profondément attaché à ses devoirs, il ne pouvait étendre ses explorations au loin. Ce fut un bonheur pour la science; car il étudia à fond tout ce qui était à sa portée: il rassembla la flore complète, fit de précieuses observations d'agriculture pratique, et examina au point de vue anthropologique la race nègre et les indigènes (Caraïbes ou Galibis).

Rien n'était intéressant comme de lui entendre raconter plus tard à quel point les herborisations dans les pays tropicaux diffèrent de celles que nous faisons en France. Dans ces pays, et à la Guyane particulièrement, la végétation herbacée est peu de chose; la plupart des espèces sont des arbres, dont la floraison n'a lieu qu'à des intervalles fort longs et irréguliers. Pour compléter son herbier, M. Sagot était obligé de guetter l'apparition des fleurs avec une lorgnette de spectacle et de faire couper l'arbre par le pied.

Ses études d'histoire naturelle ne firent jamais tort à ses travaux de médecine. Il contracta même la fièvre jaune, guérit et reçut une médaille de dévouement.

C'est au bout de cinq ans seulement que notre confrère put se rembarquer pour la France. Il y arriva en 1859, après une courte relâche aux Antilles française, et put commencer à mettre en œuvre les matériaux scientifiques qu'il avait amassés.

Mais il n'avait pas renoncé aux voyages. Il passa l'hiver de 1864-65 à Ténériffe, chez son ami le Dr Perez, médecin et agriculteur très distingué, et il put ainsi compléter ses études sur les cultures des pays chauds.

En 1865, il reprit du service comme chirurgien d'un paquebot transatlantique, le *Tampico*, qui devait prendre à Trieste des volontaires autrichiens allant au Mexique; mais l'hostilité des États-Unis empêcha l'embarquement, et le navire, après avoir emmené des émigrants à New-

York, se rendit à la Vera-Cruz chercher des troupes françaises pour les rapatrier. Ses devoirs professionnels et l'insécurité du pays empêchèrent le D<sup>r</sup> Sagot de sortir de la ville et de sa banlieue et, à son grand regret, ce voyage ne put avoir de résultats botaniques.

Lors de la création de l'École normale spéciale de Cluny, plusieurs savants qui étaient chargés d'y organiser l'enseignement, et en particulier MM. Dumas et Ad. Brongniart, songèrent au D<sup>r</sup> Sagot, pour inaugurer dans cet établissement l'enseignement des sciences naturelles. Celui-ci accueillit favorablement leurs ouvertures ; mais il était déjà engagé comme chirurgien, pour un nouveau voyage, avec la Compagnie transatlantique, et il espérait avoir le temps de remplir cette obligation. Sa nomination lui arriva au Havre quelques heures avant le départ du bâtiment. Il partit quand même, ne voulant causer aucun préjudice à la Compagnie par une brusque démission ; mais sa place de professeur lui fut gardée à Cluny, et il commença ses leçons à la fin de 1865.

Désormais fixé en France, le D<sup>r</sup> Sagot épousa, le 4 décembre 1867, à Châlons-sur-Marne, M<sup>lle</sup> Virginie de la Chevardièrre de Lagrandville, d'une famille ancienne et respectée où le dévouement à la patrie dans l'armée est de tradition constante. Les vertus de la compagne que notre confrère et ami avait choisie, les qualités du cœur dont lui-même avait fait preuve en mainte circonstance, devaient faire augurer que cette union serait heureuse, et elle le fut en effet. Il avait accueilli à son foyer la mère de sa femme, qui eut pour lui une sincère affection, et il partagea sa vie entre son intérieur et son enseignement.

Ses leçons étaient bien à la portée de ses élèves et tout à fait appropriées à la carrière qu'ils devaient suivre. Il sacrifiait le brillant au solide et à l'utile, et ne perdait pas de vue le côté pratique et les applications. Les jeunes gens dont l'instruction lui était confiée l'apprécièrent hautement et devinrent ses amis, tandis que, grâce à l'aménité de son caractère, il entretenait avec ses collègues les rapports les plus cordiaux. Les savants venus pour inspecter l'École donnèrent de lui les témoignages les plus flatteurs, et il reçut les palmes d'officier d'Académie.

Il fit don à l'École de son herbier de France et lui procura de nombreux échantillons minéralogiques.

Après douze ans de professorat pendant lesquels il s'était prodigué, le D<sup>r</sup> Sagot songea à prendre du repos, ou plutôt à revenir à ses études personnelles qu'il avait dû sacrifier. Il quitta Cluny en 1877, passa trois ans et demi près d'un de ses frères à Dijon et fut reçu membre de l'Académie de cette ville.

En 1881, il s'installa à Melun, auprès de sa sœur et du beau-frère de sa femme, et, grâce à la proximité de Paris, renoua des relations intimes avec le Muséum ; il y reçut même une mission temporaire, pour la déter-

mination et le classement, dans les herbiers, des plantes de l'Amérique tropicale, qui avaient fait l'objet de ses constantes études. C'est alors qu'il put songer sérieusement à la publication de la Flore de la Guyane française. Il la fit précéder d'un Catalogue méthodique dont les premières parties parurent dans les *Annales des sciences naturelles* et qui, dressé d'après la classification de de Candolle, s'étendait, au moment où il fut interrompu par le décès de l'auteur, des Dilléniacées aux Myrtacées inclusivement. En même temps que le Catalogue, il rédigeait la Flore en français. Le manuscrit du premier volume est entièrement écrit et ne demandera que peu d'additions pour être publié.

Si considérable que fût cette œuvre, le Dr Sagot ne se laissa pas entièrement absorber par la science pure. Il était vivement encouragé à composer un ouvrage qui manque jusqu'ici, un Précis de l'agriculture des pays tropicaux, et il consacra à ce travail une grande partie de ses dernières années. C'était une tâche difficile; car il devait relier entre elles, en les soumettant au contrôle de sa grande expérience, des données jusque-là éparses. Il s'y appliqua avec la conscience qu'il mettait à toutes choses.

Tout faisait donc espérer que deux ouvrages importants allaient sortir de sa plume, lorsque la mort vint l'atteindre de la manière la plus inattendue.

Il était retourné en 1888, comme chaque année, passer quelques semaines à la campagne dans cette maison de Magny, restée un centre de réunion de famille, lorsque, le 8 octobre, il fut atteint tout à coup d'une crise d'étouffement qui l'enleva en une demi-heure, sans avoir pu arracher une plainte à son courage, une expression de regret à sa résignation chrétienne. Le Dr Sagot était en effet un chrétien dans la plus haute acception du mot.

Il ne laisse pas d'enfants, mais une veuve dont la vie est brisée, et qui s'est efforcée de remplir toutes les intentions de son mari. Il avait exprimé le désir, plusieurs années avant sa mort, que son herbier de la Guyane et le manuscrit de la Flore de cette colonie fussent remis au Muséum; M<sup>me</sup> Sagot s'est empressée de faire parvenir à notre grand établissement national ce don précieux. L'herbier renferme les types du *Catalogue* et de la *Flore de la Guyane*; il est étiqueté et rangé avec le plus grand soin. Cette collection est bien ce qu'on pouvait attendre d'un botaniste aussi zélé et aussi scrupuleux que le Dr Sagot. Le manuscrit de la *Flore de la Guyane* est, nous l'avons dit, presque en état d'être publié, et nous nous occuperons certainement des moyens de le faire paraître.

Le *Précis d'agriculture tropicale* verra aussi le jour. M. Raoul, très

connu par ses ouvrages sur les pays chauds, a bien voulu se charger de revoir le manuscrit et d'en surveiller la publication.

Nous ferons assurément tout ce qui sera possible pour honorer la mémoire d'un confrère dont nous n'oublierons jamais le savoir, la modestie, la bonté, les sentiments élevés et généreux.

#### LISTE DES PUBLICATIONS DU D<sup>r</sup> SAGOT.

- Étude sur la végétation des plantes potagères d'Europe à la Guyane française (*Journal de la Société imp. et centr. d'Horticulture*, t. VI, 1860, pp. 113-134).
- Explication physiologique de la mauvaise végétation des légumes des pays tempérés sous l'équateur. — Caractère général des produits végétaux des divers climats (*Bulletin de la Société botanique de France*, t. IX, 1862, pp. 147-156).
- Exploitation des forêts à la Guyane française (*Revue maritime et coloniale*, août-octobre 1869). Tirage à part en brochure, in-8° de 71 pages. [Analyse in *Bull. Soc. bot.*, t. XVII (1870), *Revue bibl.*, p. 50].
- Quelques souvenirs d'herborisations à propos de la relation qui lie la végétation à la nature du sol [*Mémoires de la Société académique d'Angers*. Analyse in *Bull. Soc. bot. de France*, t. XVII (1870), *Rev. bibl.*, p. 127].
- Élève du bétail à la Guyane (*Annales de la Société académique de Nantes*, 1870). Tir. à p., 128 pages. Analyse in *Bull. Soc. bot. de Fr.*, t. XVII (1870), *Rev. bibl.*, p. 179. [Lettre de M. Paul Sagot à M. le Secrétaire général (en lui envoyant le tirage à part) in *Bull. Soc. bot. de Fr.*, t. XVIII, 1871, pp. 270-272.]
- Considérations générales sur les rendements agricoles, comparaison de produits de diverses natures (*Bull. Soc. bot. de Fr.*, t. XVII, 1870, session à Autun-Givry, pp. XXIX-XXXI).
- De quelques opérations générales de culture à la Guyane (*Revue maritime et coloniale*, 1870).
- Des Ignames [*Bull. Soc. bot. de Fr.*, t. XVIII (1871), pp. 304-311].
- Du Manioc [*Ibid.*, t. XVIII (1871), pp. 344-354].
- De la Patate [*Journal Soc. centr. d'Hortic. de Fr.*, 2<sup>e</sup> série, t. V (1871), pp. 450-458].
- Des Tayes ou Tayoves (*Journ. Soc. centr. d'Hortic. de Fr.*, 2<sup>e</sup> série, t. V, 1871, pp. 506-514).
- De l'Arbre-à-pain (*Ibid.*, t. VI, 1872, pp. 37-44).
- Culture des céréales à la Guyane française : Du Riz (*Ibid.*, pp. 94-107).
- Du Maïs, du Grand Sorgho ou Dourra (*Ibid.*, pp. 160-169).
- Du Bananier (*Ibid.*, pp. 226-235, 269-277).

- Des végétaux fruitiers cultivés à la Guyane (*Ibid.*, pp. 347-359, 483-488).  
 Légume et cultures potagères de la Guyane française (*Ibid.*, pp. 544-565).  
 Des plantes oléagineuses cultivées à la Guyane française (*Ibid.*, pp. 661-668, 726-736).  
 De la chasse et de la pêche à la Guyane. Cluny, 1873.  
 Généralités sur la Guyane. Cluny, 1873.  
 Agriculture de la Guyane française en 1855-60. Cluny, 1873.  
 Remarques générales sur les plantes alimentaires, à la Guyane (*Journ. Soc. centr. d'Hortic. de Fr.*, 2<sup>e</sup> série, t. VII, 1873, pp. 271-277, 360-365, 503-512).  
 Observations relatives à l'influence de l'état hygrométrique de l'air sur la végétation (*Bull. Soc. bot. de Fr.*, t. XXVI, 1879, p. 57).  
 Sur le dimorphisme du fruit du *Jubelina riparia* (*Ibid.*, p. 113).  
 Notice sur la vie et les travaux d'Isidore Pancher, ancien jardinier chef au Muséum (*Journ. Soc. centr. d'Hort. de Fr.*, 1879, pp. 515-534).  
 Catalogue des plantes, Phanérogames et Cryptogames vasculaires, de la Guyane française (*Annales des sciences naturelles*, 6<sup>e</sup> série, t. X, 1880, pp. 361-382; XI, 1880, pp. 134-180; XII, 1881, pp. 177-211; XIII, 1882, pp. 283-336; XV, 1883, pp. 303-336; XIX, 1884, pp. 181-216).  
 Note sur le Tagasaste (*Cytisus proliferus*) et le Chicharraca (*Lathyrus tingitanus*) (*Bulletin de la Société nationale d'acclimatation de France*, 3<sup>e</sup> série, t. IX, 1882, p. 698).  
 Sur le Bananier Féhi (*Bull. Soc. bot. de Fr.*, t. XXXIII, 1886, p. 217).  
 Les différentes espèces dans le genre *Musa* (Bananier), leur groupement naturel. Courtes indications sur les caractères distinctifs de chacune et sur l'intérêt alimentaire ou ornemental de plusieurs (*Journ. Soc. nat. d'Hortic. de Fr.*, 3<sup>e</sup> série, t. IX, 1887, pp. 238-249, 285-305).

M. Guignard fait à la Société la communication suivante :

SUR LES ANTHÉROZOÏDES DES MARSILIACÉES ET DES ÉQUISÉTACÉES,  
 par **M. Léon GUIGNARD.**

En étudiant récemment le développement et la constitution des anthérozoïdes chez les Characées, les Muscinées et les Fougères (1), je suis arrivé à cette conclusion, qu'ils se forment partout de la même façon, par métamorphose spéciale du contenu de leurs cellules-mères. Après

(1) Léon Guignard, *Développement et constitution des anthérozoïdes* (*Revue générale de botanique*, nos 1, 2, 3 et 4, 1889. — *Compt. rend. Acad. des sc.*, janvier et mars 1889).